

Jean Giono. 8. « *Que ma joie demeure* » : écrire-guérir, textes réunis par Laurent Fourcaut, *Revue des lettres modernes*, série Jean Giono, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, 2006. Un vol.

La huitième livraison (la prochaine sera consacrée aux *Vraies Richesses*) de la série « Jean Giono » dans la *Revue des lettres modernes* (Minard) répare une injustice. Comme l'explique en effet Laurent Fourcaut, maître d'œuvre de la série depuis le cinquième opus (1991), *Que ma joie demeure* (1935), ce roman « qui a fait date », est « aussi curieusement un roman mal aimé, ou moins aimé, de beaucoup de ceux qui lisent Giono avec bonheur, voire avec passion. Et donc également un roman quelque peu boudé par la critique [...] » (« Avant-propos »). On soulignera à cet égard la cohérence de la démarche de Laurent Fourcaut. Ce dernier avait en effet commencé par « des textes qui sont parmi les plus significatifs mais aussi souvent les moins étudiés » (« Avant-propos ») avec le n° 5 de la « Série Giono » consacré aux « œuvres de transition : 1938-1944 ». C'est également à un texte peu mis en lumière et qui avait d'ailleurs été refusé par Grasset, *Naissance de l'Odyssee*, premier roman achevé de Giono, qu'il avait consacré le n° 7. Quant à l'injustice qui frappe *Que ma joie demeure*, donc, L. Fourcaut suggère « qu'un travail de réhabilitation, ou plutôt de réévaluation de la "première manière" reste à faire » (p. 235). D'où ce volume de *La Revue des lettres modernes* avec ses six études éclairantes et sa « Bibliographie de la critique » (établie par L. Fourcaut) rendant justice – et d'autant plus qu'elles sont trop rares – à « la plupart des références bibliographiques relatives à ce roman » (p. 235). Autre grand intérêt de cet opus n° 8 : un « Carnet critique » de cinquante-trois pages rendant compte d'études gioniennes plus ou moins récentes (de 1994 à 2004) et pour certaines très importantes. Un numéro précieux donc, qu'il convient de détailler.

Dans son avant-propos, Laurent Fourcaut indique les deux raisons majeures pour lesquelles *Que ma joie demeure* est un roman important. Tout d'abord : « Pour la première fois, l'ennui [c'est l'auteur qui souligne] s'affirme avec force et prend le dessus sur la confiance, jusqu'alors tenace, dans les retrouvailles de l'homme avec le monde. » (p. 6). Le gioniste prend soin de nuancer cette affirmation en énumérant quelques-unes « des nombreuses fragilités ou contradictions » menaçant déjà « le lien entre l'homme et le monde » dans les œuvres antérieures à 1935. On pourrait compléter cette énumération par les remarques éclairantes qu'avaient faites en son temps Henri Godard (*D'un Giono l'autre*, Gallimard, 1995, p. 77, sq.) en décelant une forme déjà virulente de l'ennui dans *Présentation de Pan* (1930), avec « l'homme de Volx [...] déjà exemplaire dans la diversité des remèdes qu'il imagine » (p. 78).

Deuxième intérêt crucial de *Que ma joie demeure* pour Laurent Fourcaut : c'est dans ce livre « que s'amorce véritablement le tournant qui va conduire son auteur de sa première à sa nouvelle "manière" » (p. 6), à savoir celle des Chroniques, « romans » qui mettent, selon Giono lui-même, non plus la nature mais l'homme au premier plan (voir l'entretien avec R. Ricatte évoqué par ce dernier dans sa préface aux *Œuvres romanesques complètes*, éditées dans la bibliothèque de la Pléiade, volume I, p. XLVII). Or, cette « promotion », le personnage humain la paye chèrement, puisqu'à l'évidence des éléments naturels succède la menace inéluctable de l'ennui et du néant. Robert Ricatte situe le passage de la première à la seconde « manière » de Giono entre 1938 et 1944, et c'est à lui précisément que se réfère Laurent Fourcaut dans son avant-propos du n° 5 de la « Série Jean Giono » consacré aux « œuvres de transition ». Henri Godard insiste particulièrement quant à lui sur l'importance décisive de la première rédaction de *Deux cavaliers de l'orage*, entre 1938 et 1943, et désigne même cette œuvre comme « la première [des] Chroniques » grâce à laquelle Giono traverse « la ligne de partage des eaux » (*D'un Giono l'autre*, p. 86).

Pour L. Fourcaut, *Que ma joie demeure* (rédigé entre 1934 et 1935) amorce donc déjà ce passage parce que « les sollicitations, la pression même de l'Histoire aiguissent la

contradiction de toujours entre participation et retrait, entre *perte* et *avarice* [c'est l'auteur qui souligne] » (p. 6). On reconnaît là « la grammaire de l'imaginaire gionien » que l'auteur développe depuis longtemps (voir *Dialectique de la fleur. Angélique, matrice de l'œuvre gionienne*, Éditions Lettres modernes, « Archives Jean Giono n° 1 », 1989) et avec constance. C'est en effet cette dialectique entre l'avarice et la perte que Laurent Fourcaut voyait à l'œuvre dans le n° 7 de la « Série » Giono et c'est encore elle qu'il décrit dans son propre article, « Un texte extraordinaire ? », consacré à *Que ma joie demeure*. On peut ne pas lire toute l'œuvre de Giono selon cette grammaire. On peut être moins sensible à la situation de charnière d'un roman qui marque en effet un moment décisif du point de vue thématique par l'affirmation de l'ennui et l'échec final, mais qui n'est pas encore stylistiquement travaillé – comme le sera *Deux cavaliers de l'orage* dès 1938 selon Robert Ricatte (Notice, VI, 877) – par les deux « manières » de Giono, par cette pluralité virevoltante de narrateurs si spectaculaire dans les Chroniques. Il n'empêche qu'il s'agit bien d'une œuvre majeure de Jean Giono (dans son article, Christian Morzewski parle avec justesse de *climax*) qui méritait tous les remarquables articles de cet opus de *La Revue des lettres modernes*.

Michel Gramain, tout d'abord, expose les différents enjeux et aspects de « La réception de *Que ma joie demeure* ». Il montre une évolution de « l'image de l'auteur », celui-ci étant moins regardé comme un écrivain régionaliste et davantage comme un grand prosateur français. Mais Giono reste considéré plutôt comme poète que comme romancier, ce qui permet souvent de négliger son « message » ou de le dénigrer. Michel Gramain résume ensuite « L'accueil du roman et l'analyse de l'œuvre » : pour ce qui est du premier, l'auteur distingue la réception critique, « mitigée », probablement « parce que la parabole lyrique que propose Giono ne correspond pas aux canons du roman des années Trente » (p. 47), de la réception populaire, pour le moins enthousiaste, et « qui fait de *Que ma joie demeure* le livre de toute une génération » (p. 47). Pour ce qui est de l'analyse de l'œuvre, les critiques s'intéressent beaucoup à Bobi, mais pour lui reprocher « la relative obscurité de ses propos » (p. 23). Par ailleurs ils ne cherchent plus, généralement, à identifier la Provence et les provençaux et « abordent le roman en tant que parabole » (p. 23). Mais l'intrigue ne trouve pas pour autant grâce à leurs yeux : « irréalisme, aspect conventionnel, artificialité, manque d'unité, voire inexistence » (p. 26)... Quant au « contenu idéologique du roman », la dénonciation peut se faire violente : *Que ma joie demeure* et *Le Chant du monde* « présenteraient une métaphysique panthéiste qui dévalorise l'homme et le rabaisse au niveau de l'animal » (p. 26) ! Si la presse de droite tend à présenter « la vision du monde [exprimée dans le roman] comme dérisoire » (p. 26), celle de gauche préfère ou bien – de même que celle du centre – esquiver ou réduire la portée idéologique de *Que ma joie demeure*, ou bien – quand elle se réclame du marxisme – reprocher à l'œuvre de faire « l'apologie d'un mode de vie *en dehors* du système capitaliste, mais non dirigé *contre* lui » (p. 35). Pour ce qui est du style, « Giono, une fois de plus, “irrite, exaspère [...] et enchante”, pour citer [...] Brasillach » (p. 39). Michel Gramain termine avec « la mise en perspective du livre » par les critiques, qui va de l'habituel rapprochement avec Homère, Virgile, Rousseau, Ramuz (« à ceci près que Giono était présenté comme un disciple de Ramuz et qu'à présent, les deux écrivains sont mis sur le même plan ») jusqu'à la référence à D. H. Lawrence qui elle « n'a pas de précédent » (p. 43). Bref, si Jean Giono déconcerte avec *Que ma joie demeure*, il n'empêche que l'on commence à reconnaître « sa stature de “grand écrivain” » (p. 47).

Jean-Paul Pilorget étudie pour sa part les « Échos et résonances évangéliques » dans ce roman : « Si l'accent a été mis dès la parution de *Que ma joie demeure* sur le panthéisme cosmique de Giono ou sur son dionysisme, il n'empêche que l'Évangile se profile constamment à l'horizon du texte [...] » (p. 58). Le titre lui-même – tiré du premier vers du choral de la cantate BMW 147 de Jean-Sébastien Bach, mais amputé du nom de Jésus, comme l'a indiqué le romancier lui-même dans sa préface aux *Vraies Richesses* – dit toute l'ambivalence de

l'ouvrage par rapport au modèle biblique, telle que la décrit J-P. Pilorget : inspiration (notamment par certaines métaphores et par le goût de la parabole) et rejet au nom d'une joie qui s'affirme terrestre, reprise païenne (voire pastiches) de certaines postures et de certains pouvoirs christiques ainsi que de scènes évangéliques, mais échec du fait des contradictions entre le désir individuel et l'harmonie collective et du fait « de l'impossibilité pour l'homme de se mélanger au monde » (p. 84), un échec qui préfigure celui de Giono lui-même quand il s'improvisera comme son personnage « en prophète messianique » (p. 85).

Dans « Bobi mythe, ou de la joie au divertissement », Christian Morzewski développe quant à lui « une troublante impression de *climax* » : « Avec *Que ma joie demeure*, on peut considérer que Giono a porté à son plus haut aboutissement (à sa contradiction la plus forte, aussi) le scénario romanesque de sa dite “première manière”. » (p. 89). De même, Bobi semble « le parangon du champion gionien “première manière” », « le représentant le plus parfait du type du héros-guérisseur » (p. 94). Or, c'est justement ce modèle-là que Jean Giono fait échouer, et même qu'il met à mal puis à mort de si spectaculaire façon ! Constatant la nouveauté de « l'échec de la tentative de “sauvetage” » par rapport aux romans précédents, ainsi que « le caractère métaphysique et donc tragiquement endogène du mal » (p. 93), Ch. Morzewski rejoint ainsi l'analyse en avant-propos de Laurent Fourcaut : *Que ma joie demeure* amorce le passage vers les Chroniques. Mais cet auteur fournit une hypothèse d'explication qui n'est pas celle d'une accentuation de « la contradiction de toujours entre participation et retrait, entre *perte* et *avarice* ». Pour lui, « l'appareil de générosité “archaïque” dont Giono a doté ses personnages “première manière” ne leur permet absolument pas de dialectiser le conflit charité/désir, ni de sublimer celui-ci sur le mode esthétique [...]. Cette générosité s'avère désormais complètement inadaptée face à la nouvelle figure du mal, l'ennui. » (p. 96). Dès lors, Ch. Morzewski s'emploie à confronter *Que ma joie demeure* à *Un roi sans divertissement* (1947) afin d'éclairer « le glissement d'une poétique de la joie généreuse à une poétique du divertissement égoïste » (p. 97).

L'étude de Denis Labouret resserre la focale sur *Que ma joie demeure* pour montrer comment le roman tente de surmonter « Les apories de la temporalité », que Paul Ricœur résume en conclusion de *Temps et récit* et que Denis Labouret adapte à l'ouvrage de Jean Giono et à ses personnages. Première solution : ignorer la contradiction entre « temps phénoménologique » et « temps cosmologique » (D. Labouret cite les formules de Ricœur) en développant une « uchronie » par l'effacement « de tout repère chronologique ou historique au profit d'une relation immédiate au monde » (p. 109). Bien entendu, la temporalité ne peut manquer de faire retour et les personnages d'être renvoyés à leur condition *hic et nunc*. Denis Labouret décrit ensuite les solutions adoptées par les personnages (se réfugier dans l'imprévu, ou au contraire dans la patience et la quiétude, ou encore apprendre à se projeter dans le futur) pour surmonter la contradiction entre « la perception du temps comme totalité et la représentation ternaire de l'ordre diachronique passé/présent/futur » (p. 107), ou plus simplement pour réduire « l'écart entre le besoin et sa satisfaction toujours différée » (p. 116). Mais les personnages restent « divisés par les contradictions d'une temporalité dont ils ne parviennent pas à percevoir la totalité » : c'est au contraire le privilège du romancier « de proposer sa propre totalisation dans la dynamique du roman » précisément « en représentant l'incapacité des personnages à surmonter les épreuves du temps » (p. 123), et en restituant « une conscience plus exacte de la réalité complexe » (p. 130) de ce dernier. C'est en entrant dans le détail de cette complexité que Denis Labouret défend *Que ma joie demeure* contre des lectures trop souvent simplificatrices (et que résume l'article de Michel Gramain). Car « *Que ma joie demeure* est bien, en dernière instance, un *récit* [c'est l'auteur qui souligne], non un maladroit mélange de poème et de message » (p. 134).

Jacques Le Gall dans son « Jean Giono et le métier à tisser de *Que ma joie demeure* » décrit les chapitres XVII à XX du roman comme « paradigme d'une remise sur le métier » et

s'emploie à montrer, reconnaissant sa dette à l'égard de « la grammaire de l'imaginaire gionien » élaborée par Laurent Fourcaut, « la façon dont la machine travaille à relier deux “systèmes de références” (*Un roi sans divertissement*, III, 480-481) : le monde et le “contre-monde” » (p. 138). Le critique montre d'abord que les gravures de Jourdan sur la poutre faîtière du métier à tisser résument, « à trois épisodes près », « tout ce dont le livre vient de parler » (p. 138) en une évidente mise en abyme : « Chacune de ces représentations est référentielle et autoréférentielle. » (p. 139). Et Jacques Le Gall décrypte toute l'ambivalence de chacune de ces représentations, si bien que cette poutre « qui fait voûte pour abriter » et qui « fait foi pour ne rien oublier » est grevée par « de nombreux signes inquiétants » (p. 153) au point qu'elle « pourrait n'être qu'un “joug” (*Que ma joie demeure*, II, 706), servile et asservissant » (p. 154). D'où la nécessité « qu'un mouvement rythmé soit introduit dans la machine » et donc la navette, « organe moteur du métier à tisser » (p. 154), dont l'article analyse les fonctions dans une deuxième partie. Cet outil essentiel répondant à « deux impératifs vitaux » dans l'œuvre gionienne, à savoir « une loi de conservation de l'énergie et une loi des métamorphoses » (p. 154), se révèle « un agent de liaison censé réunir deux états de la matière (l'arbre cèdre sur pied et le bois de cèdre coupé [avec lequel est fabriqué la navette]), deux matières différentes (le fil et le bois) et, par-dessus tout, les mots et les choses » (p. 163). J. Le Gall reprend donc dans sa troisième partie les théories de Laurent Fourcaut sur l'œuvre gionienne comme élaboration d'un « contre-monde », abri et consolation par rapport au monde réel dans lequel l'écrivain-avare (et les personnages qui le représentent dans la diégèse) refuse de se perdre. Le métier à tisser de *Que ma joie demeure* serait donc la mise en abyme de cette désertion du réel par l'écriture et de la tentative de « naturalisation » par laquelle l'écriture tente de dissimuler sa désertion. Mais Jacques Le Gall insiste sur l'échec du métier à tisser : « Du coup, la mise en abyme est aussi vertigineuse que la mise en abyme » (p. 182). Car cet échec, d'autant plus spectaculaire que Jean Giono voulait son texte fondateur, précipite un effondrement qui affecte » (p. 182) les personnages, le livre et son créateur. Cependant la conclusion montre, tout comme l'article de Christian Morzewski, que ce romanensemencera dans le détail de ses motifs *Un roi sans divertissement*...

L'article de Laurent Fourcaut, de beaucoup le plus long avec ceux de Jacques Le Gall et de Michel Gramain, conclut la série des six études en examinant « selon quelle formule inédite, quel dispositif original, [*Que ma joie demeure*] met en œuvre [...] “la grammaire de l'imaginaire gionien” » dont « les principaux éléments » étaient déjà développés « dans l'analyse de *Naissance de l'Odysée* qui figurait dans la précédente livraison » (p. 185) de la « Série Giono ». À la question « Un texte extraordinaire ? » qui est le titre de l'article, « par référence à l'incipit : “C'était une nuit extraordinaire.” [*Que ma joie demeure*, II, 415], analysé comme mise en abyme du texte au moment même où il commence » (p. 11), Laurent Fourcaut répond donc à la fois non et oui. Non, parce que ce texte, « comme toujours », a beau vouloir « masquer la désertion des “batailles-en-bas” dont il procède » (p. 11) en se « naturalisant », c'est-à-dire en tentant de faire passer le « contre-monde » qu'il élabore pour le vrai monde, il ne peut dissimuler « son vrai visage » qui est aussi celui du plateau Grémone, « constante métaphore » du livre dans son entreprise pour se rebrancher « sur la circulation des flux et des forces » du réel : « une étendue désolée, celle de la page blanche pauvrement plantée de signes noirs » (p. 11). Oui, parce « la modernité de Giono dans *Que ma joie demeure* est à la fois surprenante, puisqu'elle est déjà pleinement là [...], et hallucinante : il a tout éprouvé et compris du texte, des mécanismes ultimes du texte, avant tout le monde, avant même Blanchot, ce qui n'est pas peu dire. » (p. 229). On peut néanmoins se demander, puisque la même « grammaire de l'imaginaire gionien » semble opérer dans tous les textes de Jean Giono, puisque celui-ci opère « comme toujours » et « ici comme ailleurs » (p. 185), de quelle manière *Que ma joie demeure* se distingue. Certes, il s'agit d'une « formule inédite » (p. 185), mais c'est le cas pour chaque roman selon L. Fourcaut lui-même,

qui concluait déjà son étude du *Chant du monde* par un significatif : « On n'en sortira pas » (du texte : « *Le Chant du monde* » de Giono, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1996, p. 150) ! Alors peut-être faut-il en revenir aux explications de l'avant-propos : *Que ma joie demeure* reconnaît plus fortement que jamais l'ennui, c'est-à-dire l'échec des « retrouvailles de l'homme avec le monde », dans une sorte de chant du *signe* roulant une dernière fois de sa mécanique pour laisser entendre, dans « quelques-unes des pages les plus prodigieuses que Giono ait écrites », « cette appartenance sensuelle, extasiée, du vivant au grand brassage cosmique des forces et des flux » (p. 188). Chant d'un cygne dont ne resteront plus que les plumes, la plume : « Ce qui par la suite va changer, c'est que Giono essaiera de moins en moins d'importer le vrai monde dans son texte [...], alimentant toujours davantage ses fictions du problématique rapport à un monde devenu aussi désertique pour le désir que l'est en effet la page blanche, la seule issue offerte au désir (de mélange) étant alors cette expérience de plus en plus vertigineuse de la déperdition de soi dans l'impersonnalité du *ça parle* de l'écriture. » (p. 229-230).

D'autres gionistes seront peut-être plus sensibles, pour reprendre l'expression de Christian Morzewski, à « la *continuité souterraine* [c'est l'auteur qui souligne] de l'œuvre, et [à] sa profonde unité » (p. 97), et certains ne trouveront pas le monde des Chroniques si désertique que cela... Mais tous peuvent reconnaître à Laurent Fourcaut le mérite de cette mise en valeur de *Que ma joie demeure* dans ce n° 8 de la série « Jean Giono » chez Minard.

Alain ROMESTAING